

Présence de l'absent, par Bernadette Bricout

« Souviens-toi de Mazarin mourant, les doigts alourdis de bagues, griffant ses armoires en bois de rose et ses incunables, inspectant ses trésors et se demandant comment, oui comment il passera par un trou d'aiguille. »

Marc Soriano, *Le Testamour ou Remèdes à la mélancolie*

On ne trouvera point ici de monument au mort, d'éloge funèbre. Il ne m'est guère possible d'évoquer à l'imparfait l'ami qui toujours m'accompagne, celui dont la mémoire est en moi si présente qu'elle se rappelle à tout instant. Par delà la séparation et la douleur qui est la nôtre, par delà le deuil, il y a ce qui de Marc demeure en nous comme une source vive : cette disponibilité chaleureuse, cette lucidité amusée, cette passion de connaître, de comprendre et d'aimer qui éclaira toute sa vie.

Il y a la passion des contes - celle qui m'a fait le rencontrer. Passion des histoires anonymes issues de la mémoire séculaire, de cette parole orpheline et peut-être bâtarde, au dire d'un conteur berbère, car elle ne connaît point son père, condamnée sans cesse qu'elle est à chercher en nous sa maison. Du conteur doué qui se veut caisse de résonance pour une histoire venue d'ailleurs et de plus loin que lui - une histoire qui n'est pas la sienne puisqu'il ne l'a pas inventée, Marc Soriano a su montrer qu'il est artiste à part entière, capable de restituer fidèlement la tradition qu'il transmet tout en l'adaptant aux attentes d'un auditoire qui participe activement à la création. Intercesseur privilégié entre le monde réel et l'univers fictif que son récit vient de faire naître, le conteur apparaît comme un maillon vivant de cette chaîne de transmission de la bouche à l'oreille que Gaston Paris proposait de baptiser *oui-dire* pour éviter le mot *folklore* qu'il trouvait trop anglais.

Le conte oral s'inscrit donc dans la longue durée chère aux historiens. Mais il est en même temps œuvre d'art éphémère, inscrite dans le seul temps de son énonciation. On connaît l'intérêt porté par Marc Soriano à ces créations fugitives, rumeurs, légendes, propos de pas de porte, graffiti sur les murs, chefs-d'œuvre de crayeurs sur les trottoirs des villes et que la pluie efface.

Pour le philosophe qui s'interroge sur la nature et la pérennité du merveilleux au sein des sociétés industrielles, sur la coexistence en chacun de nous de la pensée rationnelle et de la pensée magique, le conte merveilleux représentait bien sûr un matériau privilégié. Comment s'exerce la « fonction de l'imaginaire » dans notre réception de ces petits récits où l'enfance de l'art rejoint celle de l'humanité ? Comment expliquer par exemple qu'un Charles Perrault, Académicien, grand commis de l'État, ait pu entreprendre de faire entrer en littérature ces récits populaires, ces contes de nourrices - fariboles de vieilles, contes de ma mère l'Oye - qu'il affectait par ailleurs de mépriser ? Pour répondre à ces questions, Marc Soriano choisit une démarche résolument interdisciplinaire, à l'encontre de la spécialisation trop souvent pratiquée, et entreprend d'éclairer les *Histoires ou Contes du temps passé* en recourant à plusieurs disciplines

- histoire, ethnologie, psychanalyse, stylistique - dont les approches s'appellent ou se répondent. Les infléchissements apportés par l'adaptateur savant aux contes traditionnels, les adjonctions de motifs, les censures, les moralités, l'exercice même d'une ironie qui désamorce le merveilleux de l'intérieur reflètent l'équation individuelle de Perrault que Marc Soriano fait apparaître au terme d'une thèse conçue comme une véritable enquête policière et comme une biographie anthropologique.

Dans cette recherche novatrice comme dans son enseignement, Marc Soriano sut comme nul autre faire dialoguer les savoirs, les sensibilités, jeter des ponts entre des réflexions jusqu'alors cloisonnées et leur donner ainsi une énergie nouvelle. Sa curiosité inlassable le fit parfois taxer d'éclectisme. Son intelligence buissonnière l'incitait au voyage d'un continent à l'autre de l'esprit. Ce n'était pas vagabondage. C'était une quête initiatique.

Ce savoir multiforme ne fut jamais académique. L'impertinence de Marc nous tenait éveillés. Il affectionnait le jeu de mots, l'anagramme, le calembour - cette soupape de sûreté qui libère l'*homo loquens* de ses tensions et qui fait exploser les codes traditionnels. On se souvient du savoureux index des calembours verniens. Marc Soriano était sensible à ce que Jakobson appelle le « côté palpable des signes », aux couleurs et aux contours des mots, aux inventions verbales qui produisent parfois un effet de sidération : « *Mots de feutre qui vont sans dire, mots valises, mots outils, mots portes, mots fenêtres, mots à mots, mots jeux* »¹. De cet amour des mots son œuvre de critique et d'écrivain témoigne.

En 1978, la myasthénie le frappe. Le voilà peu à peu privé de la parole, de la déglutition, placé en réanimation à l'hôpital de Garches où il restera de longs mois, immobilisé, trachéotomisé :

« *Alité monolithique lithiase*

La machine respire pour moi une sonde boit et mange à ma place

Et moi pendu dépendu je me regarde survivre avec épouvante

Qui m'a enlevé les jardins leurs graviers crissants et les fleurs² ».

Marc Soriano s'efforça de vivre sa maladie comme une chance donnée au spécialiste de l'oralité d'explorer l'univers du silence, cette demi-obscurité de la parole qui nous est donnée. Il se fit explorateur des ténèbres, puisant dans l'amour de sa femme Françoise et de ses filles comme dans son inaltérable énergie un amour de la vie, une pugnacité, une générosité sans failles.

André Breton voulait des êtres ouverts à toutes les rencontres, libres, accessibles, des êtres qui fussent « battants comme des portes »- ou comme un cœur.

Marc Soriano est de ceux-là. ■

1. *Le Testamour ou Remèdes à la mélancolie*. Éditions du Sorbier, 1982, p.82.

2. *Ibid.* p.44.